pas du talent de Paul ; Paul n'en doutait pas non plus en voyant que Valentine y croyait, et le ramenait ainsi peu à peu à avoir foi en lui. Il avait du reste, passé depuis quelque temps par des phases si pénibles que ses nerfs ne demandaient qu'à se détendre dans la lumière, l'espérance et la vie.

Bientôt les chiens s'élancèrent vers la maison. Madame de la Fosse s'avançait au bras de son mari. Valentine accourut au devant d'eux et fut suivie par Paul. Madame de la Fosse baisa au front la jeune fille et s'appuya sur elle. Le colonel se retira à quelque pas comme pour faire place à son fils. Paul, en effet, offrit son bras à sa mère, et elle regarda le ciel avec un air d'ineffable reconnaissance quand elle se vit ainsi soutenue par les deux jeunes gens.

—Voilà, dit-elle, mes deux bâtons de veillesse.

Depuis longtemps madame de la Fosse n'avait pas été si heureuse. Excellente et dévouée, elle vivait de la vie des autres plutôt que de la sienne, elle aimait à avoir tout son monde autour d'elle, et tous ces visages chéris la réjouissaient. Les soucis, à cette heure, n'assombrissaient plus le front de Paul. Il luttait auprès de sa mère de prévenances avec Valentine. Cette belle jeunesse mêlait ses rayons aux splendeurs des derniers jours de mai. Dans cette magnifique journée de printemps, madame de la Fosse, entourée de soins et d'amour, ne songeait plus qu'avec un bonheur intime et sans mélange à cette innocente créature qui déjà frappait moins timidement aux portes de la vie. Elle n'était plus maintenant, aux yeux mêmes de sa mère, une pauvre naufragée, affamée et gênante ; mais elle apparaissait à l'horizon comme une envoyée du ciel, une messagère de paix et de prospérité.

—Nardi, dit madame de la Fosse, allez prier M. du Breuil de venir dîner avec nous. M'entendez-vous, Nardi ? Ah ! j'oublie qu'elle a l'oreille un peu dure. Je vais écrire quelques mots. Elle saura bien, n'est-ce pas, Valentine, porter une lettre à votre père ?

—Paul... dit la jeune fille en le regardant.

Il comprit. Il devait au moins à M. du Breuil de faire les premiers pas vers lui. M. du Breuil, en voyant arriver le jeune homme, ne témoigna pas de rancune et accepta l'invitation.

J'excuse vos torts, dit-il : leur cause est flatteuse pour ma fille et, par ricochet, pour moi. Cependant, mettez-y de la modération ; ne nous disputons pas ainsi journellement.

—Convenons d'une chose, répondit Paul en riant ; promettons-nous mutuellement de n'avoir jamais la moindre altercation.

—Une convention ! Il me semble, monsieur mon gendre, que vous traitez un peu bien vite avec moi sur le pied de l'égalité.

—Vous refusez. Soit ! Conservons la liberté de discussion.

—Paul, continua M. du Breuil en passant à un autre ordre d'idées, dans quels termes avez-vous racontés à vos parents notre brouille, notre rupture ? Ils vont me demander des éclaircissements, et, dans votre intérêt...

—Moi ! répondit Paul tout à son bonheur, je n'ai dit rien du tout !

—Vous n'avez rien dit ! s'écria M. du Breuil formalisé. Ce n'était donc pas sérieux ? Je compte donc pour rien ! Vous vous moquiez de moi !

—Ah ! prenez garde, reprit Paul ; vous allez encore vous fâcher, et, cette fois, il n'y aura pas de ma faute.

Quand M. du Breuil vit tout le monde si bien d'accord au Fayan, il se convainquit bien vite qu'une rup-